

Belge sur le retour

19/20

RÉCIT



Après 25 années d'exil au Mexique, l'écrivain Hubert Antoine, lauréat du prix Rossel en 2016, observe une Belgique différente. Vingt épisodes durant, il nous livre la chronique de son retour sous nos latitudes et convoque, tour à tour, les vieux slows de Pierre, les gaufres chaudes, le patriotisme de Guy Coëme ou les femmes de Corto Maltese.

Le pouce et le canard



HUBERT ANTOINE

Mes yeux se reposent enfin. Plus besoin de cils anti-balles pour parcourir les lignes des journaux. Je ne suis plus obligé de me griffer les pupilles sur les images tapageuses des tabloïds mexicains remplis de cadavres et de titres monstrueux. Je reste traumatisé par la photo de mon beau-frère, en première page, le corps affalé dans une mare de sang. Il a été assassiné le 5 octobre 2015 d'une balle dans la carotide.

Mais ici, en Belgique, les quotidiens nationaux sont bien élevés, intéressants, avec de vrais articles de fond sur la politique mondiale et locale ainsi que plusieurs pages de comptes rendus de pièces de théâtre, d'expos, de livres ou de concerts. Les débats sont respectueux et il n'y a pas de crainte pour un journaliste de recevoir une rafale en sortant de la rédaction.

Depuis l'âge de 8 ans, je lis la gazette tous les soirs. Mon père l'achetait en revenant du bureau, il la parcourait avant le JT de 19 h 30 puis me la passait. Je commençais chaque fois par le cours de l'or – je serais incapable de dire pourquoi – puis les avis de décès, ensuite la dernière page avant de rebrousser chemin jusqu'à l'éditorial.

On peut se poser la question aujourd'hui, vu la maigreur de la feuille de chou et le faible tirage, si la presse imprimée n'est pas en voie de disparition, elle aussi. Je n'en sais rien, tout en le supposant. Mais déjà, je le regrette.

Je n'hésite pas à affirmer que je dois plus à ma lecture quotidienne du journal d'être devenu écrivain qu'à l'écoute de l'immense majorité de mes professeurs durant deux décennies d'école. Les informations diverses sur l'actualité, illustrées souvent d'un développement explicatif, m'ont donné une juste adéquation à mon époque ainsi qu'une ample compréhension de mon pays et du monde.

Et puis, on utilise les deux mains pour lire la gazette, c'est dix fois plus de liberté qu'un pouce contrôlant l'écran du téléphone.

5/15

SOCIÉTÉ

Les masculinités : être un homme dans les années 2020

Draguer après #MeToo, quand l'amitié virile peut devenir toxique, quand l'injonction à maîtriser ses émotions entraîne un coût pour les hommes, être un allié en faveur de l'égalité... à l'heure des combats féministes, comment se construisent les identités masculines ?

« Je ne crois pas à la guerre à l'extérieur, à une guerre à l'intérieur »

L'historien Ivan Jablonka réfléchit à la place des hommes dans la société après l'émergence de #MeToo et imagine de nouvelles masculinités compatibles avec les droits des femmes.

gance de genre ou l'homophobie. J'ai la chance de m'être un petit peu défait de cette culture – je n'ose pas dire débarrassé parce qu'on ne se débarrasse jamais de ce que la société vous enseigne ni du patriarcat qui nous empoisonne. J'ai essayé d'avoir dès l'enfance une forme de distance vis-à-vis des injonctions, de pouvoir être un peu plus libre vis-à-vis de mon genre que d'autres garçons de ma génération.

ne crois pas qu'il y ait aujourd'hui une guerre des sexes. En revanche, il y a une guerre à l'intérieur du masculin. L'homophobie, c'est ça : une guerre à l'intérieur du masculin, avec des personnes tuées par des violences homophobes.

Certains évoquent la « crise de la masculinité » de notre époque...

Je ne crois pas qu'il y ait une crise de la masculinité, qui dit *grosso modo* : « Aujourd'hui, les femmes, vous avez tout. Vous ne comprenez pas que nous sommes les victimes et souffrons. » Il suffit de regarder un organigramme d'une multinationale ou la composition d'un gouvernement pour s'apercevoir que c'est quand même plus simple d'être un homme, qu'on accède plus facilement au pouvoir. Il y a eu un certain nombre d'évolutions sociales et économiques qui ont transformé la masculinité et certains hommes se sentent attaqués ou peut-être même en déclin. Le vote Trump, par exemple, est un vote d'hommes blancs, de milieu populaire ou de la classe ouvrière, qui se sentent menacés à tort ou à raison par la marche du monde. De manière plus générale, le populisme peut être interprété comme une forme de réaction d'hommes blancs qui croient que les femmes sont en train de prendre le pouvoir alors qu'eux sont en train de le perdre. C'est ce que j'appelle « la montée des doutes » : la société change, #MeToo est passé par là et il y a des questions qu'un homme doit se poser. Cela ne doit pas s'entendre en termes de menaces mais d'opportunités.

ENTRETIEN

FANNY DECLERCO
ENVOYÉE SPÉCIALE À PARIS

Qu'est-ce qu'être un homme en 2022 alors que le mouvement #MeToo est venu questionner les rapports de genre ? Historien, Ivan Jablonka décortique le soubassement patriarcal de nos sociétés et porte une réflexion intime, politique et morale sur ce qu'est « un homme juste » aujourd'hui. « Réfléchir à la place des garçons et des hommes dans notre société, c'était aussi une manière de réfléchir sur mon propre parcours », témoigne-t-il.

Dans son dernier essai *Des hommes justes. Du patriarcat aux nouvelles masculinités*, publié chez Seuil, il s'interroge sur la place des hommes dans la société de #MeToo mais aussi dans les luttes féministes et appelle à de nouveaux modèles de masculinités.

De quoi parle-t-on lorsqu'on réfléchit aux masculinités ?

Il s'agit de cultures qu'une société propose aux êtres humains de sexe masculin : des attitudes, des traits vestimentaires, physiques, intellectuels, sociaux, que ces hommes peuvent choisir d'adopter ou non. Et toute la question est : quelle est la masculinité que l'on adopte ? Il y a mille et une façons d'être un homme ! Traditionnellement, dans certaines sociétés – et la nôtre en particulier –, on considère qu'il y a des « vrais hommes » : une forme de masculinité traditionnelle qui tend vers le virilisme et consiste à ne jamais pleurer, ne jamais douter de soi, être capable de s'affirmer, de s'imposer, sous-entendre qu'un « vrai homme » est supérieur à d'autres masculinités illégitimes et aux femmes. Cette conception de la masculinité traditionnelle est complètement périmée.

Comment se construisent les masculinités ?

Toute la société propose des formes de masculinité aux garçons, et indirectement aux filles, dès la petite enfance : on apprend aux filles à ne pas être des garçons et aux garçons à ne pas être des filles. Dans la société occidentale, les hommes ont plutôt les cheveux courts et les femmes se maquillent ou se colorent les ongles. Je ne critique pas le genre en tant que tel, qui fait partie de nos identités, mais ne peut pas être un carcan. Si un homme veut venir au bureau en robe à fleurs, il devrait avoir le droit ! En tant que garçon, puis homme, il est évident que, pour des multiples raisons, je me suis intéressé à des moments de ma vie au foot, aux voitures, et ça ne veut pas dire que je suis prisonnier de mon genre. Ayant été socialisé comme je l'ai été, je suis né garçon et je suis devenu homme, pour paraphraser Simone de Beauvoir. On peut parfaitement accepter toutes ces identités de genre, tout particulièrement en tant qu'homme. En revanche, il ne faut pas en être dupe et confondre le genre masculin avec la misogynie, l'arro-

